

LES ENIVRÉS

de Ivan Viripaev || mise en scène Clément Poirée

14 septembre > 21 octobre 2018



La Terrasse

Clément Poirée met en scène avec un talent sûr la partition d'Ivan Viripaev, de plus en plus présent sur nos scènes. L'épopée dérisoire de personnages ivres, clowns philosophes qui célèbrent la capacité d'aimer. Une superbe réussite !



Etonnant texte et époustouflantes mise en scène et interprétations. Clément Poirée emporte comédiens et public dans une ronde nocturne où tous les personnages, « copieusement ivres », chutent, se redressent, tanguent, se confient, se répètent, s'éprennent, se révèlent aux autres et à eux-mêmes. Ils évoquent l'amour, le sens de l'existence, Dieu... Malgré une instabilité continue, malgré la peur et l'incertitude pour la journée du lendemain, malgré une infinité de raisons d'être pessimiste sur le monde, ce théâtre s'avère incroyablement vigoureux et invite à l'action plutôt qu'à la lamentation, à un optimisme fondamental qui célèbre infiniment la vie. « *Nous devons aimer, aimer et aimer, putain* » dit l'un des 14 protagonistes, pour la plupart trentenaires, citoyens plutôt nantis d'une Europe qui n'a pas trouvé sa voie. Ce qui frappe dans la langue d'Ivan Viripaev, c'est un saisissant mélange de trivialité et de spiritualité, qui au détour d'une situation loufoque laisse surgir des fulgurances et des questionnements essentiels. Son théâtre nous apostrophe, avec ironie, sincérité, dérision, dans une pleine conscience de la complexité et de la cruauté du monde.

« Aimez, soyez forts »

Clément Poirée installe une scénographie judicieuse qui donne toute sa place au déploiement de la langue comme au jeu des comédiens. Une tournette à la cloison translucide délimite un espace épuré, aux reflets instables et déformants, qui inclut le public dans la représentation en évitant l'ancrage dans un réel donné ou la mise à distance. Si les déplacements demeurent dangereusement bancals du début à la fin, les mots claquent avec ferveur, au fil de scènes plus ou moins déjantées et de moments de vérité tous plus foutraques les uns que les autres, où s'expriment l'aveu d'une infidélité, le refus de la mort de sa mère, les délires d'un frère prêtre qui n'existe pas, le chagrin pour un frère assassiné, une demande en mariage, « *le chuchotement du Seigneur dans notre cœur* »... Les comédiens donnent merveilleusement corps à ces clochards célestes, ou plutôt ces clochards d'aujourd'hui, éperdus, vulgaires, en manque de sens et de transcendance plutôt que de biens matériels. Des clowns philosophes et burlesques à la fois désespérés et célébrant le pouvoir de changer et le bonheur d'aimer. Les comédiens réussissent haut la main le très difficile pari du passage à la scène. John Arnold est grandiose, de même que Bruno Blairet, et Thibault Lacroix, Camille Bernon, Aurélie Arto, Matthieu Marie, Camille Cobbi et Mélanie Menu. Le mot de la fin à Baudelaire, expert en ivresse poétique à l'instar d'Omar Khayyâm, le poète cité en exergue du texte. « *Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.* » A chacun d'inventer son ivresse...

• Agnès Santi